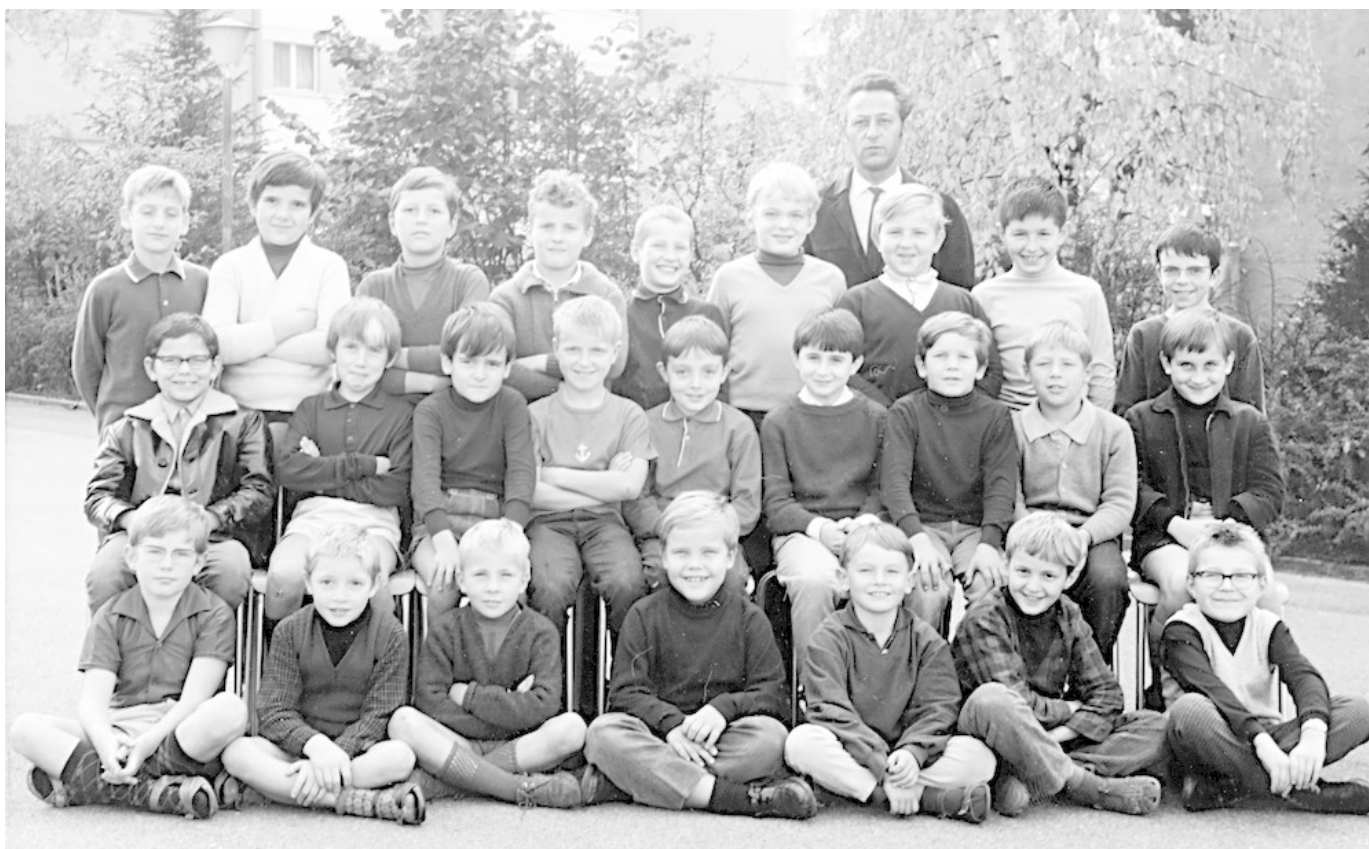




«Ah ben mon vieux, si j'aurais su...»

Ils se retrouvent à l'école du Botzet cinquante ans après leur première année sur les bancs de classe



Les retrouvailles ont été organisées pour la première fois en 1985 par Marc Baeriswyl et Bruno Bersier.

Igor Cardellini

Fribourg

Des exclamations et des rires retentissent comme d'habitude dans la cour de l'école primaire du Botzet. Seulement voilà, ce samedi matin de fin de septembre elle est exempte de boutons. Il n'y a ni de Lebrac, ni de petit Gibus à l'horizon de l'établissement du quartier de Péroles. Il s'agit d'une quinzaine de grands garçons réunis cinquante ans après avoir commencé l'école ensemble en ces lieux.

«Penchez-vous tous pour que l'on vous voie bien.» Sous les indications d'un photographe improvisé,

le petit groupe s'amasse à la lignée de fenêtres de la classe qui les a vus apprendre à lire et à écrire au premier étage du bâtiment pour immortaliser l'instant. Sorte de réactualisation d'une vieille photo de classe d'époque amenée par l'un des coorganisateurs, Marc Baeriswyl, quoique réalisée avec moins de discipline.

Certains, arrivés après 1969, ne sont pas sur le vieux cliché pris durant la troisième année de la volée. «Et tous ceux sur l'image avec notre professeur de l'époque, M. Collaud, ne se sont pas déplacés aujourd'hui. Il y en a qui ne veulent pas venir», relève Régis Burch, coorganisateur évoquant aussi le destin tragique d'autres absents déjà disparus. «Il y en a un en particulier qu'on aura du mal à revoir», relève Philippe Monod provoquant une réaction entendue. «Le quatrième depuis la gauche sur la photo, en haut, c'est Michel Peiry. Celui qui a écrit l'une des pages les plus noires de l'histoire criminelle suisse et baptisé le sadique de Romont», souligne Régis Burch.

«Pour boire un coup»

Mais ça n'est pas pour se rappeler cela que les anciens sont réunis dans la salle rapetissée à leurs yeux. Pour quoi au juste? Effleurer leur histoire? Réentendre la craie crisser sur le tableau noir? Revoir la distance parcourue, à pas de saucisse? «Pour boire un coup», lance avec bonhomie Michel Dénervaud, servant des verres de rouge à côté de l'estrade en linoléum d'époque de la même couleur que le breuvage.

La classe, elle, a été transformée en salle de travaux manuels. «Beaucoup de choses ont changé. En 1967, la cour était divisée en deux, par le préau menant au bâtiment des filles. Car les classes n'étaient pas encore mixtes», se remémore Marc Baeriswyl, coorganisateur du rendez-vous des anciens, inauguré en 1985 et devenu périodique depuis.

«Le concierge était posté au milieu de la cour en chien de garde pour ne pas que ça se mélange», se rappelle Régis Burch. «Il avait une gueule patibulaire et nous courait après quand on passait de l'autre côté. En guise de punition, on devait conjuguer

Je ne vais pas dans la cour des filles

à tous les temps», ajoute Marc Baeriswyl sur les accords de la guitare sèche d'un autre ancien.

«Mon premier combat politique a été pour le vote des femmes. Durant la campagne, à la fin de 1970, on arrachait les affiches des opposants sur le chemin de l'école. On se faisait tanner par les vieux du Pied de Cochon qui nous voyaient faire. Eux aussi nous couraient après», se rappelle Jacques Agustoni.

Années Schwarzenbach

«Et puis c'étaient les années Schwarzenbach. En 1970 avait eu lieu la première initiative dont le but était de foutre dehors les immigrés italiens. Evidemment, ici il y en avait quelques-uns», relève Jacques Agustoni. «On sentait que l'ambiance était particulière, mais Italien ou Suisse, on se bagarrait ou on jouait au foot la même chose», réagit Bruno Bersier. Pour l'ancien, c'est plutôt entre Alémaniques de l'Auge et les autres qu'on se faisait la guerre: «On dessinait une frontière à la craie devant le Théâtre du Livio (détruit en 1977, ndlr) les jeudis après-midi de congé. Le premier qui la dépassait provoquait la baston générale. Il n'a rien inventé l'autre avec sa guerre des boutons.»

La phrase est lancée tandis que le groupe est invité à prendre la route pour un restaurant «typique de Pérolles». L'occasion de manger un morceau, de boire un autre verre et, qui sait, de partager encore quelques autres anecdotes.